

De l'Un et du Multiple en Médecine...

“La langue va là où la dent fait mal” (la sagesse populaire). A vous entendre vous interroger sur le rapport entre médecine scientifique et ce que vous nommez “médecine complémentaires”, je me suis dit que je pouvais formuler rationnellement et poétiquement un problème classique relatif au rapport de l'esprit scientifique à l'esprit préscientifique (ou supposé tel). Soit le conflit, latent ou manifeste, entre ce qu'on appelle médecine officielle et médecine non officielle...

Pour présenter la complexité des choses j'userai d'une distinction de Kant, ce “géographe de la raison”, entre l'exposition linguistique, l'exposition schématique et l'exposition symbolique¹.

1. L'exposition linguistique: une question de dénomination.

1 Cf. Critique de la Faculté de Juger, § 59.

Votre premier souci est linguistique. Il se rapporte aux “appellations” non contrôlées ou incontrôlables. C’est que les noms font signe, voire symptôme — ils révèlent à la fois le labyrinthe des “autres” médecines, l’intensité du champ de bataille et une forme d’inconscient linguistique...

Les adjectifs qualifiant une médecine et les autres donnent un côté baroque au problème du rapport entre le singulier et le pluriel. Nous rencontrons ici le vieux conflit de l’Un et du Multiple, dont nous héritons depuis Platon et le Christianisme: les Stoïciens, par exemple, aimaient rappeler que le Vrai et le Bien sont toujours un, et que le Faux et le Mal sont toujours multiples (que les façons d’errer sont diverses et imprévisibles). Les noms dominants induisent alors des essais plus ou moins heureux pour dire l’autre (l’ami / l’ennemi, le partenaire / l’adversaire).

Par exemple: s’il y a des médecines douces, y a-t-il une médecine dure ? Et pourquoi pas des médecines câlines contre une médecine brutale ? Après tout, en épistémologie, on sépare les sciences dures (sciences exactes) des sciences molles (sciences de l’interprétation)... S’il y a une médecine officielle, il y aurait des médecines officieuses, voire d’officine ou de contrebande ? On aurait ainsi des binômes mal appariés: une médecine orthodoxe et des médecines hétérodoxes, voire hérétiques ? Une médecine de monopole et des médecines multipolaires ? Une médecine centrale et des médecines marginales / à la marge ? Une médecine rationnelle et des médecines irrationnelles, fantastiques, folles, délirantes ? Une médecine rationnelle-scientifique, historique et moderne et des médecines empiristes et traditionnelles ?

Soit dit en passant, c’est bien la question de l’autorité (psychologique autant que sociopolitique) qui s’y joue: on délivre des diplômes de médecine selon la compétence rationnelle, mais cette “compétence” (là, mettons des guillemets) est plus obscure et plus ésotérique au sein de la médecine traditionnelle: l’*aura* de la tradition n’est pas la même que l’*aura* de la rationalité en acte... Sans parler de l’*aura* de l’*aura* (du charisme, du prestige), qui fait triompher les charlatans de tout poil (de Knock à certains médecins reconvertis

dans l'industrie de la prothèse, de la chirurgie et du médicament)...

Et si j'ai des médecines alternatives, quel sera son opposé: "continu", comme le courant ? "Régulier", comme reconnu par la règle institutionnelle ? Le dictionnaire me donne aussi... "copulatif". Révons...

Et si j'ai des médecines complémentaires, il y aurait alors une médecine essentielle mais en manque ? Et en manque de quoi ? D'un complément alimentaire ? (Rigolo, l'alimentaire en question... On en connaît qui ne pensent qu'à ça...). Et si j'ai des médecines parallèles, est-ce parce que j'ai une médecine en ligne droite, avec un point erratique au-dessus ou au-dessous ? Et pourquoi pas des médecines perpendiculaires ? Qui se croisent, qui se nouent comme des serpents (le caducée de la médecine) ? En torsade ? Je parlerai plus tard de ces lignes, au moment de l'exposition symbolique...

Je vois dans ce "trouble du nommer" l'indice d'une angoisse devant l'*apeiron* (le sans limite) de l'indéfini qui constitue, pour la conscience raisonnable du médecin positiviste, un obstacle majeur, une source et une raison d'inquiétude, d'affolement, voire de panique.

Contre la précipitation qui ferait triompher trop vite le médecin officiel (reconnu par l'Etat à la fin des études de Médecine) à partir de sa certitude rationnelle d'avoir raison, je crois d'abord nécessaire de rappeler qu'il convient d'être modeste, et de le demeurer, même de façon volontaire, méthodique, hyperbolique et provisoire, comme le conseillait Descartes. C'est que nous sommes de grands ignorants, et que notre vanité est ridicule; que si nous sommes certes inégaux devant le savoir positif de l'instruction (chacun d'entre nous sait plus de choses que son voisin sur certaines choses), nous sommes cependant absolument égaux devant l'étendue infinie des choses à savoir et à apprendre. Cette égalité de et dans l'ignorance sur les choses de la vie n'a d'égale que celle que nous partageons devant la mort. Donc, un peu de scepticisme et de prudence ne fait jamais de mal. La sagesse des nations dit: "ne jamais dire : Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau". La thèse du Pr Benveniste sur la mémoire de l'eau a été récusée,

certes, mais rien ne nous dit qu'elle ne resurgira pas un de ces jours. Aristote disait que le raisonnement inductif en science invitait à se contenter du provisoire, et c'est un fait que les baleines, de poissons, sont devenues mammifères... Donc: prudence. Et apprenons. De ce que nous serons forcés à admettre par la raison scientifique à venir, on ne sait rien. Faut-il encore rappeler à la conscience humiliée (même celle du savant positiviste) que le vrai est toujours l'incroyable ? Demandez à Galilée, à Pasteur, à Semmelweis...

2. L'exposition schématique: la puissance de l'esprit scientifique.

Cela dit, puisque se pose tout de même la question du vrai, il faut s'appuyer sur la proposition spinoziste: le vrai est l'index (la norme) de lui-même et du faux (sans l'instruction mathématique, dit-il, l'humanité vivrait toujours dans la superstition...)². Or, la médecine dominante / classique se définit 1° comme une science (déterminées d'une part par un ensemble d'autres sciences, l'anatomie, la physiologie, la biologie, la chimie, l'électricité, les mathématiques, les neurosciences, etc., et d'autre part par une technologie sophistiquée, forme de technoscience — que Bachelard appelle “phénoménotechnique”), et 2° comme un art (une méthode, une intelligence, une manière de faire, une intuition, un flair, un savoir et un savoir-faire immanents, intérieurs...). La valeur que l'on donne au conflit entre l'un et le multiple au cœur de la Médecine tient d'abord au déplacement du curseur, entre le pôle positiviste (la science dure) et le pôle empirique, sensible (la médecine traditionnelle), et il faut trancher: y a-t-il entre les deux pôles une différence de nature ou une différence de degré ? Une discontinuité ou une continuité ? La question relève de ce que Bachelard appelle “la rupture épistémologique”.

C'est un vieux principe de l'histoire des sciences. La rupture

2 Cf. *Ethique*, II, prop. , pour la définition de l'idée vraie; et *Ethique*, I, Appendice pour le conflit mathématiques / superstition.

épistémologique constitue un partage des eaux, un irréversible: il y a un avant et un après. Un avant et un après Pythagore et Thalès, Galilée, Harvey, Linné, Lavoisier, Claude Bernard, Saussure, Darwin, Pasteur, Mendeleïev, Marx, Freud, Lévi-Strauss... La lignée du vrai est infinie (celle de la science est de l'ordre du bon infini). Mais celle du faux l'est aussi — sauf qu'elle l'est comme mauvais infini: on peut prétendre soigner avec de la tisane de feuilles de piquets de parc, comme dit Vanoni, comique vosgien, ou avec de la tisane de salsepareille, avec la consultation des horoscopes et des voyantes, avec de la “pensée positive” (*Carrefour* et son aberrant: “j’optimisme!”), bref avec tous les recours à la magie (blanche ou noire — le problème est qu'elle est onéreuse, et pas que financièrement!) — la plus énigmatique est en général la plus rentable. Ça fait partie des paradis fiscaux, faut dire... Toute une presse, toute une faune, y compris philosophique (le pseudo renouveau des anciennes sagesses qui constitue une rente à vie aux philosophes qui se situent sur le créneau “gendre idéal”...), toute une industrie commerciale vont à la soupe et s'en nourrissent comme des parasites, comme des plantes épiphytes, attentifs à ce besoin du soin de soi, de pré-occupation de soi — besoin devenu superstitieux, car fait essentiellement de narcissisme spéculaire. Comme dit Diderot: les gueux se réconcilient à la gamelle³...

Il est donc logique (= normal) que la médecine comme science pratique ait des doutes sur les parasites qu'elle entretient, sur les “*Canadry* de la médecine”... Comme dit si joliment Céline, “j'en ai pas mal au cul, des «à la manière de””. Il faut interroger les supercheries, les charlatans, les pastiches, les faussaires de tout poil. Certes, puisque cela fait partie du travail critique de la science.

Mais il n'empêche. Comme disait Charcot de l'hystérique: on n'y comprend rien, mais ça n'empêche pas d'exister. Ça résiste. Foutez les médecines parallèles, douces, traditionnelles, à la porte, elles reviennent par la fenêtre.

Elles reviennent parce que la pulsion du soin (de soi) et l'angoisse de la demande de guérison (morbide, ça...) sont les plus fortes. La

3 Le Neveu de Rameau.

demande de soin, qui est la forme faible du rapport de l'humanité à elle-même, de l'humain à soi-même, est très puissante en temps de détresse. C'est une forme faible du désir, car elle exige un effort surhumain, constant, continu, pour lutter contre les épidémies et surtout contre les toxiques qui la menacent (tabac, alcool, drogues, vitesse, dépression, mélancolie, haine de soi et des autres...). Nous avons devant nous une humanité faite de *double bind* permanent et de comportements contradictoires implosifs. Ce qui fait que la prolifération (le multiple, donc) des médecines non officielles nourrit des fantasmes de magie, qui agissent en retour sur la persuasion — les médecines “autres” ne sont-elles pas d'abord des médecines d'opinion ? Entrez dans une pharmacie, et vous aurez une idée assez nette de la nouvelle sophistique “médicale”... Je précise que cela n'empêche pas les effets (l'Arnica 9CH pour les douleurs musculaires ...). Mais une preuve par les effets n'est pas suffisante. A ce compte, on aurait déjà prouvé Dieu par les petits oiseaux, l'Abbé Pierre, W.-A. Mozart, le vin d'Alsace⁴ et ma petite sœur...

Ce besoin de soin de soi sera une forme forte et puissante du désir quand il ira de soi en premier, comme dans les sagesses: prévenir, et non guérir. Ainsi, la diététique⁵, forme de savoir empirique élevé au rang d'art de vivre, fut longtemps le secret d'une forme de santé, de Pythagore à Nietzsche en passant par Montaigne. La médecine fut d'abord un art de prévenir — ce qu'elle est de moins en moins, essentiellement par la magie de la réparation qu'elle ne cesse de promettre. Et les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent, disait Charles Pasqua... Dans la Chine traditionnelle, le futur malade payait son médecin pour qu'il ne tombe pas malade (Charles Fourier en fera un principe dans son Phalanstère). Pas après la maladie... Nous marchons sur la tête, mais ce faisant, nous nous livrons pieds et poings liés à l'Etat et à ses institutions de santé (Sécurité sociale, Mutuelle, Clinique, Hôpital, Pharmacie, etc.), uniquement soucieux désormais d'“économie” (sic!). Et la République (avec son

4 Soit la preuve œnologique de l'existence de Dieu...

5 Rions un peu, avec cette formule de Churchill, très ironique, mais bien digne de quelqu'un qui disait “no sport” et qui picolait comme un Polonais (finalement: “no sport, but oui-ski!”): «Une pomme par jour éloigne le médecin... surtout si l'on vise bien!»...

système local de sauvegarde) est peu à peu ruinée par le Capital et son internationalisme triomphant (trionphant même de l'internationalisme prolétarien)⁶.

C'est pour cela que votre interrogation a un mérite essentiel: vous interroger sur l'intensité, la teneur, la puissance du désir que votre science et votre art, la Médecine, suscite, réveille, évoque chez le public, les patients, les malades — imaginaires ou pas. Sans rire, vous avez un côté magicien que vous ne soupçonnez pas. Un enseignement sur l'histoire et les techniques de la magie, blanche ou noire, de la persuasion sophistiquée, de la séduction, et même de la superstition, serait très utile à votre formation, ne serait-ce que pour accepter l'étrangeté des réactions des patients et de l'*effet placebo*. Et sur la question de la croyance, n'en parlons même pas. L'homme comme animal extravagant de la croyance a sans doute besoin d'un maître (*magister* autant que *dominus*) en ce domaine. C'est à cela que devraient vous servir certain philosophe (au singulier) — je vais y venir...

Il faut cependant souligner un point délicat. Nous sommes très ignorants, mais très croyants. Et notre pensée rationnelle et scientifique ne nous met pas à l'abri des naïvetés et des convictions désastreuses de toutes sortes (Alexis Carrel, n'est-ce pas ?). Il faut tout de même accorder le bénéfice du doute aux accusés: n'oublions pas que la médecine primitive (des hommes du Néolithique des forêts amazoniennes, africaines ou de Papouasie-Nouvelle Guinée) et la nôtre, si savante, ont le même fonds de ressource, ce que Lévi-Strauss nomme "la pensée sauvage"⁷... Il convient donc d'être très attentif à cette piété maintenue, à cet attrait de la magie, de l'énigme ou du mystère (au choix) — dont l'esprit scientifique ne nous a pas délivrés, et pour cause !

La science médicale, malgré son objectivité péniblement,

6 Suggestion ironique: pourquoi l'École ne se chargerait-elle pas d'un enseignement de la santé (de la santé quotidienne et de la diététique — SQD) et de la résistance aux substances toxiques (RST), qui donnerait davantage de sens aux SVT? Il faut bien suppléer aux manquements des lourdes familles (MLF)...

7 Cf. La pensée sauvage (Plon), et notamment le chapitre I, La science du concret.

lentement et longuement conquise (ce que Max Weber appelle la “neutralité axiologique”), n’est pas si neutre, parce qu’elle est historique (ce qui est historique a rompu avec l’innocence première) et parce qu’elle est efficace / efficiente: elle est un pouvoir, qui s’inscrit dans la culture humaine, dans les institutions, dans les volontés des médecins, des politiques, des publics, des commerçants, des financiers, des administratifs, etc. Vouloir la science médicale comme science ne se limite pas à vouloir (naïvement) une certaine forme de vérité (ou de découverte d’une vérité, ce qui est la pulsion heuristique de la médecine).

Quand je dis “vouloir”, je ne parle pas, comme les idéalistes, d’une volonté libre, je parle de la plus haute, de la plus grande, de la plus intense détermination du désir (Spinoza). Ce désir a un corollaire nécessaire, voire fatal: c’est vouloir exercer aussi une forme d’autorité, de domination, de monopole. C’est s’estimer absolument digne (à tort ou à raison, je vous laisse juge... et c’est un vrai débat), par la force du diplôme et des compétences reconnues (malgré les échecs, les escroqueries, les défaillances ou les délires systématiques — l’hygiénisme, par exemple...), d’exercer l’intervention médicale (observation, examen, diagnostic, intervention chirurgicale, décisions irréversibles pour la vie, la survie ou la mort, etc.). Pesez tout le poids de ce terme: *intervention*. La Médecine comme science et comme institution n’échappe pas à cette problématique: elle est soumise à la violence de sa constitution, et donc elle en est l’agent secret ou la complice. Elle est par là même soumise à la violence des autres instances: l’Etat (la Sécurité sociale, la fabrique des médecins, le Droit de la Médecine, la législation en cours, le financement public de la recherche...), la Pharmacie (les groupes de pression, les lobbys pharmaceutiques, les multinationales, les laboratoires privés de la Recherche...), le Public (les patients, les malades, les vaccinés ou pas, l’univers infini de la demande...), et les autres médecines, ou supposées telles, bien présentes, et donc, elle le veut bien. La violence des autres médecines est intrusive, parasite, ou coopératrice. Autant la médecine officielle est suspecte, autant les autres médecines bénéficient de la fraîcheur de l’enfance... — pour le coup, on les suspectera d’être irresponsables.

La généalogie (à savoir la discipline qui s'occupe du coût matériel, nerveux, psychique et symbolique des choses), qu'elle soit de Nietzsche, de Freud (la métapsychologie), de Marx (la Critique de l'économie politique) ou de Pierre Legendre, exige de la médecine officielle qu'elle s'interroge sur ces processus, et qu'elle ne se contente pas de maudire, de tempêter, de protester. Comme dit Spinoza, ne pas railler, ne pas mépriser, mais comprendre. Et si on tient compte essentiellement de sa posture défensive, l'appellation "médecine dure" est assez méritée. Le rêve fantasmatique de la science, de la médecine comme science et comme pouvoir, c'est d'être seule au monde avec son propre auto développement, forte de ses succès retentissants, impressionnants et indubitables, succès propres à la conforter dans ses certitudes, rationnelles ou pas. Son idéologie dominante et légèrement paranoïde fait qu'elle aimerait être seule avec sa toute-puissance. Pourquoi voudriez-vous qu'elle accepte facilement de partager ne serait-ce que l'appellation "médecine"? Dr Jekyll et Dr Folamour apparaissent en première ligne... Pour le coup, les dénominations deviennent dramatiques: médecines guerrières et médecines pacifistes...

Il faut donc interroger la science au niveau de sa conviction d'être science, à l'endroit de sa croyance fondamentale d'avoir raison de paraître comme étant "la" science, seule et unique en son genre. Nietzsche, dans le § 344 du *Gai Savoir*, intitulé: "En quoi nous aussi nous sommes encore pieux", interroge le monothéisme scientifique, le "monotonothéisme" de la science positiviste, le privilège, la tyrannie du thème unique de la rationalité au travail dans la science... Certes, la science a le mérite de critiquer les convictions de tous ordres, surtout les préjugés préscientifiques. Mais elle a tort de croire que sa "raison" la débarrasse et la purifie de toute croyance, puisque le fait même de poser la raison et la vérité de la raison comme idéal théorique et pratique est encore de l'ordre de la conviction — mais d'une conviction originaire et première, d'une foi fondamentale, sans laquelle rien ne peut se faire. Voilà en quoi nous autres "hommes de l'ère scientifique", comme dit Brecht, *nous sommes encore pieux*. Notre piété ne va pas / plus vers Dieu, mais vers la vérité scientifique (comme idole ?).

Etonnez-vous alors si la croyance est “la chose du monde la mieux partagée”, pour reprendre la formule du début du *Discours de la Méthode*. A cette croyance rationnelle répondent de façon plus ou moins délirante toute une série de croyances fétichistes, se cristallisant sur des pratiques étranges, hors normes, extravagantes... Il suffit de lire la liste de toutes les “Xthérapies” sur un site Internet pour être édifié sur l’invention et l’imagination humaine dans ce domaine... De toute façon, en ces temps où l’on dit aux sujets sociaux “qu’ils le valent bien”, il ne faut pas s’étonner du succès de la pluralité non normée. A une époque où l’Education Nationale est envahie par des injonctions comme “être l’acteur de son propre savoir”, rien d’étonnant à ce que chacun commence à désirer être le médecin de soi-même, au risque d’être l’*heautontimoroumenos*, le bourreau de soi-même... C’est sans doute le prix à payer, la rançon, de l’individualisme, du subjectivisme, du relativisme à tout crin de nos sociétés pseudo démocratiques.

Moralité: puisque “tout ce qui est décisif ne naît que malgré” (cette phrase de l’*Ecce homo* de Nietzsche est reprise par Bachelard au début du *Nouvel esprit scientifique*), il faut sans doute, malgré tout, écouter la marge, la minorité / les minorités, ce qui rampe et circule le long du rhizome, comme dit Deleuze — le rhizome des médecines alternatives...

3. L’exposition symbolique: l’aventure des lignes...

Décidons de voir le verre à moitié plein. En raison de son double régime science / art, la Médecine est fort heureusement exposée à la dualité dogmatisme / heuristique. Il est nécessaire de protéger l’institution scientifique contre les agressions du “nihilisme administratif”⁸, contre les attaques venues de l’Etat et des puissances financières, et de la garantir des menaces troubles venues d’ailleurs (de “médecines” qui n’en sont peut-être pas... — savoirs et pratiques en suspension ...). Mais comme la science est à la fois fermée / close

8 L’expression est de Dostoïevski, au début de L’idiot.

et en recherche, comme le savoir est à la fois héritier d'une tradition⁹ et ouvert aux hypothèses les plus risquées, comme nous ne savons pas, de toute façon, où nous allons, il faut parier, expérimenter, essayer, et ne pas lésiner sur la curiosité. Je citerai Churchill: «Le vrai génie réside dans l'aptitude à évaluer l'incertain, le hasardeux, les informations conflictuelles.» «Tout le monde savait que c'était impossible à faire. Et puis un jour quelqu'un est arrivé qui ne le savait pas, et il l'a fait.»

En raison de ce non-savoir, il faut accepter de nourrir la science positive avec le savoir expérimental non rationnel des hommes, savoir intuitif, sensible, relatif à la “pensée sauvage”. Il faut vouloir une médecine du “pourquoi pas?”, comme la peinture du *Blaue Reiter* (Franz Marc et ses vaches rouges, vertes et jaunes, ses renards mauves ...) fut une peinture du “pourquoi pas?”¹⁰...

Voilà pourquoi je milite tout de même, de manière deleuzienne, pour une rêverie rationnelle à la Bachelard sur “L'aventure de lignes” dont parle Michaux¹¹ à propos de l'art de Paul Klee et de sa théorie des “petits animaux” (point, lignes, figures) développée au *Bauhaus*.

Je me suis alors amusé à considérer la ligne droite comme le symbole de la trajectoire de la médecine comme science dogmatique (la “ligne générale” dont parle Eisenstein...), les lignes courbes et brisées sont ceux de la recherche médicale... et que les “petits animaux” qui vont venir l'accompagner sont autant de “médecines alternatives”, apparitions qui, dans leur contingence même, enrichit le paysage et le complexifie... Dessinant cette page, je pastiche les

9 Ne serait-ce que le savoir de l'expérience: «Il n'y a pas de meilleur placement pour un pays que de mettre du lait dans des enfants» (Churchill)

10 “Les champs de blés mauves et les prés rouge sang / le tronc des arbres bleu le feuillage ocre ou brun / les agneaux verts les chèvres jaunes et les vaches argentées / le ruisseau de mercure et la mare de plomb / la ferme en sucre roux l'étable en chocolat / pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas” (Raymond Queneau, “Apprendre à voir”, in *Battre la campagne*, Poésie-Gallimard, p. 211-212).

11 Henri Michaux, “Aventures de lignes” (1954), in *Passages*, Gallimard, coll. L'Imaginaire, p. 113-117.

pages d'exercices de Klee et Kandinsky au *Bauhaus*¹²...

Nous pouvons lire ces lignes de Michaux en pensant à la dynamique des sciences et des savoirs, à leur *conatus* (leur effort pour persévérer dans leur être), à leur volonté de puissance ou à leur désir de composer ensemble:

“Une ligne rencontre une ligne. Une ligne évite une ligne. Aventures de lignes. Une ligne pour le plaisir d'être ligne, d'aller, ligne. Points. Poudre de points. Une ligne rêve. On n'avait jusque là jamais laissé rêver une ligne. Une ligne attend. Une ligne espère. Une ligne repense un visage. Lignes de croissance. (...) Voici une ligne qui pense. Une autre accomplit une pensée. Lignes d'enjeu. Ligne de décision. Une ligne s'élève. Une ligne va voir. Sinueuse, une ligne de mélodie traverse vingt lignes de stratification. Une ligne germe. Mille autres autour d'elle, porteuses de poussées: gazon. Graminées sur la dune. Une ligne renonce. Une ligne repose. Halte. Une halte à trois crampons: un habitat. Une ligne s'enferme. Méditation. Des fils en partent encore, lentement. Une ligne de partage là, une ligne de faite, plus loin la ligne-observatoire.”¹³

Il existe un tableau de Paul Klee, *Chemin principal et chemins latéraux*, daté de 1929, qui exprime bien cette puissance de la science rationnelle (le chemin principal) et la ruse des savoirs complémentaires — en tout, la complexité de ces trajectoires. Peut-être un tableau d'anticipation. *Et pourquoi pas ?...*

12 Cf. Kandinsky, Point, ligne, plan (Folio-Gallimard); Cours de Bauhaus (Denoël, Médiations). Klee, Théorie de l'art moderne, Folio-Gallimard), La Pensée créatrice et Histoire naturelle infinie (Dessain et Tolra).

13 Ibid., p. 115-116.